

LA « REINE DES INSCRIPTIONS SÉMITIQUES »

Matthieu RICHELLE



Afin de mesurer l’importance de la découverte de la stèle de Mésha, il convient de la replacer dans le contexte des connaissances sur l’alphabet dans la seconde moitié du xix^e siècle. Que savaient alors les historiens des écritures alphabétiques anciennes, et quel fut l’impact de la trouvaille faite par Clermont-Ganneau ?

Une discipline en plein essor

À l’époque, les savants ont acquis depuis longtemps une grande expérience dans l’étude des inscriptions grecques et latines. Sous l’impulsion de la Renaissance et de l’humanisme, des travaux se développent et des recueils scientifiques d’inscriptions paraissent dès le début du xvii^e siècle. Il n’en est pas de même du côté des inscriptions sémitiques, c’est-à-dire notant des textes rédigés dans des langues sémitiques : phénicien, hébreu, araméen, palmyrénien, arabe... Il faut attendre le milieu du xviii^e siècle pour les premiers déchiffrements de certaines de ces écritures : le palmyrénien en 1754, le phénicien en 1758. Un recueil d’inscriptions phéniciennes est publié dès 1837,

CI-CONTRE
STÈLE DE MÉSHA EXPOSÉE AU LOUVRE.
IX^e SIÈCLE AVANT NOTRE ÈRE. BASALTE. 1,25 X 0,69 X 0,37 M. DIBAN.
RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE DU LOUVRE), CLICHÉ : M. RABEAU.

et cette écriture reste longtemps la mieux connue ; celle, aussi, dans laquelle le plus grand nombre de textes sont découverts. La fameuse « Mission de Phénicie », expédition dirigée par Ernest Renan en 1860, enrichit encore les connaissances en ce domaine.

Par contraste, les autres écritures sont méconnues ; elles sont souvent confondues avec le phénicien, parce que la graphie en est similaire. Avec le recul, nous savons en particulier que de brefs textes en caractères hébraïques, araméens, ammonites ou encore moabites ont été découverts tout au long du xix^e siècle. À l’époque, ces documents sont souvent publiés comme des inscriptions en alphabet phénicien.

Un document unique

Quoi qu’il en soit, lorsque la stèle est découverte, l’étude des inscriptions en langues sémitiques est une discipline relativement jeune et en plein essor. Face au nombre croissant de découvertes et au besoin d’une publication scientifique soignée, l’Académie des inscriptions et belles-lettres décide en 1867, sous l’impulsion d’Ernest Renan, de publier un recueil d’inscriptions sémitiques – le *Corpus Inscriptionum Semiticarum*, encore consulté aujourd’hui. C’est dans ce contexte que lecture est donnée devant la même Académie, lors d’une séance présidée

par Renan le 11 février 1870, d’une lettre de Clermont-Ganneau annonçant la découverte de la stèle de Mésha. La stèle est alors considérée comme écrite « dans une langue sœur de l’hébreu et en caractères phéniciens archaïques d’une grande beauté ». Le mois suivant, Renan écrit à Clermont-Ganneau : « Personne ne vous enlèvera la gloire d’avoir découvert un monument unique ». Il qualifiera encore la stèle, quelques années plus tard, de « reine de toutes les inscriptions sémitiques ». Depuis, l’importance de ce monument n’a cessé de se confirmer aux yeux des épigraphistes et des historiens.

Pour quelles raisons la stèle de Mésha revêt-elle d’emblée un statut exceptionnel aux yeux des savants ? Au-delà des circonstances étonnantes de sa découverte, ce qui lui confère un caractère à part est une combinaison unique de caractéristiques :

- sa longueur : elle comprend au moins 34 lignes et constitue, en 1868 (et encore à ce jour), un des textes les plus imposants dans une écriture alphabétique issue du Levant ;
- son genre littéraire : le texte se présente d’emblée comme un récit fait par un roi à la première personne, un type d’inscription certes déjà connu mais relativement rare au Levant ;

- sa valeur historiographique: le texte contient la contrepartie moabite d’un épisode relaté dans la Bible ;
- son âge et son écriture: lors de sa découverte, la stèle, datée du ix^e siècle avant notre ère, constitue le plus ancien document connu en écriture alphabétique.

Auparavant, de nombreuses inscriptions avaient permis d’accroître les connaissances sur des cités antiques telles que celles de Phénicie ou encore de Palmyre. Il s’agissait souvent de textes brefs, à la valeur historiographique limitée. Avec la stèle de Mésha, pour la première fois, l’épigraphie fournissait un récit comparable à un chapitre de la Bible. Un texte aussi ancien, voire davantage, que les sources dont s’étaient servis certains rédacteurs bibliques, écrit peu après les événements et trouvé *in situ*, tandis que les manuscrits bibliques sont bien plus tardifs. La stèle offre de surcroît un témoignage précieux au plan linguistique puisqu’elle lève le voile sur l’état de la langue moabite, assez proche de l’hébreu biblique, à une date très ancienne.

Depuis le xix^e siècle, des textes épigraphiques plus longs et plus anciens ont certes été retrouvés, mais en raison du faisceau unique de caractéristiques relevé plus haut, la stèle de Mésha demeure aujourd’hui

encore l’un des plus importants monuments de l’épigraphie sémitique, et en particulier du sud du Levant.

Un regard rétrospectif

Néanmoins, un regard rétrospectif révèle que les épigraphistes ne disposaient pas au xix^e siècle de toutes les informations nécessaires pour situer l’écriture de la stèle au sein d’une reconstitution pleinement satisfaisante de l’histoire de l’alphabet. Il faudra bien d’autres découvertes pour que les spécialistes distinguent clairement l’écriture moabite du phénicien, puis de l’hébreu. La stèle atteste aujourd’hui clairement du fait qu’un petit royaume levantin comme Moab disposait de sa propre variante parmi une série d’écritures apparentées.

Ce monument de l’épigraphie contient en outre un indice précieux sur la diffusion de l’écriture à une époque reculée, qui est récemment revenu sur le devant de la scène. Les épigraphistes se demandent en effet à partir de quand les scribes du sud du Levant se sont mis à produire des textes longs, de nature littéraire par exemple. Les papyrus sur lesquels ils étaient écrits constituaient un support périssable, et ceux antérieurs à l’époque hellénistique ont presque tous disparu. Or Clermont-Ganneau remarquait dès 1875 que l’écriture de la stèle est « presque cursive, fille

du *kalam* [calame] et non du ciseau ». Cette remarque faite en passant était lourde d’implications. Si l’écriture de la stèle est presque cursive, c’est que cet alphabet servait par ailleurs à écrire ou copier à l’encre, avec un calame, des textes de manière rapide. Ce mode d’écriture à vitesse relativement élevée entraîne de subtiles évolutions dans la manière de tracer les lettres. Par exemple, il n’est nul besoin d’être spécialiste pour être frappé, en observant la stèle, par la présence, sur certains caractères, de longues courbes dirigées vers la gauche, autrement dit la direction de l’écriture. La stèle de Mésha contient ainsi l’un des rares indices matériels suggérant que dès le ix^e siècle au moins, des scribes du sud du Levant étaient à même de rédiger de longs textes. De la sorte, la stèle de Mésha pointe, au-delà d’elle-même, vers l’existence d’une quantité d’autres œuvres disparues à jamais.



CI-CONTRE
ERNEST RENAN,
ANNÉES 1870.
CLICHÉ A.-S. ADAM-SALOMON.